cancans

DE PARIS

Cancans

LES DANOISES N'AIMENT PAS LES GAULOISES

Au cours des réceptions qui eurent lieu lors de la visite du Roi de Danemark à Paris, certains personnages ont été très étonnés de voir ces dames refuser les cigarettes qu'on leur offrait. Elles préféraient les cigares.

GRAND-MÈRE PIN-UP

C'est bien Marlène Dietrich L'Ange Bleu vient de se commander une robe du soir en cailloux du Rhin.
— Et comme fond, lui a demandé la vendeuse ?
— Rien. Pas de fond. Rien, a dit Marlène.
Ça lui coûtera tout de même 5 millions d'anciens francs. C'est justement ce rien qu'elle désire qui coûte cher.

UN MUSÉE

Marlon Brando possède une étonnante collection de couteaux et de verres de bouteilles. Ce sont les instruments qui ont servi de projectiles aux femmes de sa vie lors des disputes qu'il eut avec elles.

UN PETIT CACHOTTIER

Jean Marais a avoué : L'expérience la plus passionnante de ma vie je l'ai vécue chez les Trappistes !

OPINION

Juliette Gréco dit : « L'homme a besoin d'être magnifié. Il faut lui dire qu'il est un dieu, sans cela, il s'étiole ! »

PRINTEMPS

Charles Trenet qui est, comme chacun sait, un grand sensible profite des beaux jours pour piquer la pelouse de sa maison de la Varenne de fleurs en papier confectionnées par sa mère.

UN COQUIN

Un auditeur a écrit à Jacqueline Huet, la speakerine de la Télévision : « Demain, en disant bonsoir, regardez-moi dans les yeux, sans cela je ne pourrai pas dormir ! »

PUBLICITÉ

Charles Aznavour est extrêmement coquet. Il a une collection de pull-over et de chemises qui pourraient faire croire qu'il n'est pas heureux. Il était le client de Dario Mareno, propriétaire de plusieurs chemiseries de luxe de Paris.
— Mais c'est fini, a déclaré le petit Charles, je ne vois plus chez lui, il est trop cher.

PAUVRE GLORIA !

Ayant eu beaucoup de malheurs et de désillusions sentimentales, Gloria Lasso est si pauvre qu'elle se nourrit exclusivement d'œufs.

UN DISQUE RARE

Le Professeur Lowell, de New York, a fait entendre à un petit comité un disque qui sera bientôt mis en vente : On y entend le choc de deux galaxies qui a eu lieu il y a 100 millions d'années. On y entend une sorte de chuintement syncopé qui ressemble beaucoup à une chanson de ye-ye.

ONT-ILS PERDU LA BOULE ?

Remarqués sur l'Esplanade des Invalides, jouant à la boule : Tino Rossi, Fernandel, Raymond Oliver et Anny Cordy.

PRUDENCE

Georges Guétary a envoyé à ses amis, pour Pâques, des œufs en chocolat qui contenaient un petit paquet de bicarbonate de soude.

UNE MAUVAISE CHANSON

C'est celle qu'a écrite le compositeur Paul Guiot. C'est l'histoire d'un général qui se suicide parce qu'il n'y a plus de guerres.
— C'est ce qu'on appelle, explique l'auteur, une chanson impossible !

IL N'Y A PLUS DE CIGALES

André Dassary était élève dans une école hôtelière quand il s'est découvert une voix. Il a même été serveur au « Savoy » de Londres. Se souvenant de ses études, il est en train de mettre au point quelques petits relais gastronomiques en Savoie, au Pays Basque et à Paris.

cancans de paris

mensuel — prix : 3 F.
CANCANS, 127, Champs-Elysées.
Dteur de la publication Jean Kerffelec.
Rédacteur en chef Jackie Roland.
★
8189 — Imp CRETE Paris, Corbeil-Essonnes.

itinéraire
GASTRONOMIQUE et VOLUPTUEUX



Les jeunes mariés célèbres

LE CHEMIN DU CŒUR PASSE PAR L'ESTOMAC

On sait l'étroite liaison qui existe entre la gastronomie et la volupté. A tel point qu'un restaurateur de Cologne a baptisé « steack Soraya » un filet à garniture incendiaire et qu'un glacier brésilien a donné le nom de « Brigitte » à un sorbet se présentant sous la forme de deux coupes roses surmontées d'une framboise. Poivre, céleri, piments et vanille sont les ingrédients qui donnent à ces cuisines leur pouvoir aphrodisiaque insidieux.

Un proverbe hongrois affirme que « le chemin du cœur passe par l'estomac ». Et il est vrai que depuis que le monde est monde les séducteurs et les irrésistibles de l'Histoire, ainsi que les souverains en mal de descendance ont puisé des forces dans une nourriture appropriée. Le commun des mortels peut en faire autant et y trouver beaucoup de plaisir. Et faciliter ainsi l'expression du plus naturel des sentiments humains. Il n'est pas douteux que les mets relevés favorisent la montée de l'amour.

Dans l'histoire amoureuse, c'est le champignon qui a joué le plus grand rôle Quant à la truffe, elle en a de belles sur la conscience 2000 ans avant notre ère, le sage Galien affirmait « La truffe contient un produit qui provoque une excitation générale conduisant à la volupté. »

Les Aztèques le savaient aussi. Et aujourd'hui encore, au Mexique, on s'enivre aux champignons, et tous ensemble, ce qui provoque des orgies très spectaculaires. L'effet de ce cryptogame est immédiat. Sitôt croqué, le mangeur est atteint d'une incomparable excitation, d'une extraordinaire acuité. Il paraît même que le très sage Muséum de Paris en cultive dans ses caves, à seule fin d'expériences scientifiques.

Hippocrate recommandait aux jeunes couples une nourriture adéquate. « Il leur faut du phosphore », disait-il en substance. Quant à Rabelais, le plus voluptueusement gourmand des écrivains, il recommandait « de sortir au moins une fois par mois des normes culinaires d'abuser du vin et par conséquent du reste ! ».

Il ne faut pas croire que la viande soit aphrodisiaque. Au contraire, pour que les derviches de Salavin soient inaccessibles au désir pouvant naître de la vue des belles odalisques, on leur donnait à manger des tournedos épais et sans poivre. Mais un beau jour, pour faire des économies, on les nourrit de poissons. Deux semaines plus tard, ils étaient devenus si agressifs, troussaient les odalisques et s'aventuraient dans les dédales d'un amour défendu, qu'il fallut leur redonner du steack. D'ailleurs, au XII[e] siècle, il était interdit aux moines de Cluny, par edit, de manger du poisson plus d'une fois par semaine, ainsi que d'épicer leurs plats, de les saupoudrer de poivre, de croquer des piments ou autres herbes du diable.

Henri IV, par exemple, se vantait d'être né de la truffe. Au soir de sa conception, ses parents avaient fait bombance de pâté de foie gras largement truffé, et ils transmirent, on le sait, à leur héritier un magnifique tempérament qu'il entretenait chaque matin en prenant à jeun un grand verre d'Armagnac battu avec un jaune d'œuf.

Aujourd'hui, la diététique et la science expliquent ces faits mystérieux alors par des formules chimiques. Mais au temps de Richelieu par exemple, on le croyait un peu sorcier parce qu'il tombait toutes ces dames. En réalité, il avait une petite formule de dragées à l'ambre, puissant aphrodisiaque, qui sont à l'origine (on ne prête qu'aux riches) de ses nombreuses paternités.

Il y avait aussi des mets qui, de par leur forme tendancieuse, étaient interdits aux jeunes filles, voire aux femmes. Une dame qui aurait mangé publiquement des asperges en en suçant le bout trempé dans une sauce blanche, ou qui aurait cueilli les feuilles d'un artichaut, pour arriver au fameux fond, eût été considérée comme une gourgandine pleine d'allusions érotiques.

Louis XIV, grand amateur de jupons, mit la truffe à la mode. Il en usa et abusa et il en mettait des pelures dans tous ses plats. Mais l'un des plus grands amateurs de truffe fut le plus grand séducteur de tous les temps, celui devant qui les femmes tombaient les pattes en l'air comme des mouches, Casanova lui-même. Il disait : « Une femme qui se tient mal à table se tient mal au lit. » Un bon estomac laisse donc présager un cœur apte au plaisir. « Seul, je mange mal, disait encore Casanova, seul je dors mal ! » Et ce coquin ajoutait : « J'aime la France. La cuisine y est bonne et les femmes belles. J'abuse des deux. »

Il mit lui-même la main à la pâte et inventa des recettes à faire tomber les virginités. En 1753, il mit au point un vinaigre secret que toutes les dames de la Cour employaient et pas seulement pour assaisonner leur salade. Casanova en avait même donné une bouteille au Cardinal de Berri, qui lui écrivit le lendemain :

« Donnez-moi vite la recette. Toute la bouteille a passé et je n'ai jamais été si heureux. »

Et dans ses Mémoires, Casanova d'écrire :

« J'ai régalé 50 amis de 24 plats d'huîtres, plus des truffes au marasquin, le tout arrosé du vin du Rhin. L'effet fut immédiat. Les hommes devinrent ardents comme des démons et, au dessert, aucune femme ne résista. »

La belle M[me] de Pompadour cherchait aussi à réchauffer son cœur par la nourriture. Pour que ses yeux brûlent et que son cœur batte, elle buvait chaque matin du chocolat au céleri pilé. Quant à Catherine II, elle n'arrivait pas, malgré ses efforts incessants, à avoir un enfant de son mari Pierre le Grand. Elle eut recours à un officier de sa garde qu'elle invita à souper dans sa chambre, le beau Soltikoff qui, après le caviar, lui fit immédiatement l'enfant qu'elle réclamait.

Le champagne est considéré comme un vin aphrodisiaque et c'est à ce titre qu'il figure dans tous les menus d'amoureux. Le Roi de Rome est, lui, né du champagne. Napoléon en avait abusé le soir de sa conception pour le grand bonheur de Marie-Louise. Brillat-Savarin disait : « Le champagne rend l'homme aimable et la femme tendre. »

Enfin, M[lle] Clairon et la belle Otero portaient toujours une branche de basilic entre leurs seins et elles la donnaient à croquer à leurs soupirants !

LA CHIMIE AU SERVICE DU DESIR

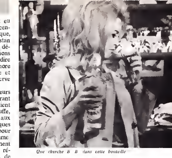
Ce n'est pas d'hier que les amants ont eu recours aux philtres pour retrouver ou accentuer l'expression de leur désir. On sait que, pour avoir bu la boisson légendaire, Tristan et Yseult connurent une passion dont les débordements ont fait naître bien des vocations amoureuses. En résumé, on peut donc dire que tout aliment contenant du phosphore assure un bon fonctionnement glandulaire et nerveux. Le champignon, véritable réserve phosphorique, vient en tête.

L'artichaut, défendu par les bonnes mœurs au Moyen Age, est extrêmement revigorant et on peut abuser de son cœur. Il contient 40 mg de calcium pour 100 gr ! La truffe, bien entendu, semble aujourd'hui réservée aux milliardaires. Car il ne suffit pas de quelques parcelles perdues dans du foie gras pour assurer l'équilibre sentimental d'un homme. Mais croquer une truffe assurerait évidemment une nuit d'exploit. Car elle contient des réserves prodigieuses d'azote, de phosphore, de potasse, de chaux, de fer, de soufre. En somme, elle sent le diable !

Le caviar, lui aussi, vaut son poids d'or et s'il est le roi de l'érotisme dans une assiette, le poisson et les crustacés ne sont pas mal non plus. Le caviar français est d'ailleurs né d'une histoire d'amour. Un pêcheur de la Gironde s'étant laissé enlevé par une princesse russe sur les bords du Bosphore, fut gavé par elle de caviar et, quand il revint au pays, apprit à ses compatriotes l'art et la manière de cueillir les œufs de l'esturgeon dans les ventres des femelles, ces œufs que les pêcheurs rejetaient à la mer, les jugeant non comestibles ! Aujourd'hui la Gironde, grâce à un pêcheur bien aimé, donne au monde dans les 5 tonnes de caviar, lesquelles sont responsables de bien des abandons et de bien des prouesses voluptueuses.

Mais, à moindre frais, on peut toujours régaler ses amis de crustacés et de poissons renforcés de sauces au cognac ou à la fine, qui sont de puissants stimulants des hormones. Allez-y à fond pour les cornichons, les vinaigres aux herbes, les petits oignons qui croquent sous la dent, et tous les condiments qui vous brûlent la bouche avant de vous chauffer le cœur. Honni soit celui qui mange fade ! Tous les épices naturels réveillent l'esprit sans danger, et on sait où il se place quand le cœur est en jeu. L'anis, le fenouil, le basilic, la cannelle, le curry, le cerfeuil, la ciboule, le cumin sont aussi inoffensifs que profitables à la santé de l'amour.

Les Chinoises qui ont une manière extrêmement accrocheuse de séduire les hommes prennent, dit-on, des clous de girofle avant de se laisser aller. Résultat : quand un Européen a tenu dans ses bras une Chinoise, il



Que cherche B. B. dans cette bouteille

ne peut plus jamais l'oublier tant son abandon a d'attraits. La menthe donne du tonus, et on dit que l'oignon a une influence directe sur la virilité de l'homme.

Voici enfin la fameuse recette du philtre connu sous le nom de Poudre d'Amour et qui selon les vieux grimoires a fait chavirer plus d'une réticente et enchaîné plus d'un insensible !

Faire sécher au four des mousserons, des morilles, des cèpes, des champignons de Paris et des truffes. Après les avoir pilés et tamisés, les mettre en boîte pour à l'occasion en parfumer vos gibiers et vos sauces.

Que verse Martine Carol dans ce verre ?

DES RECETTES A REMONTER LE MORAL

Voici quelques plats faciles qui peuvent venir à votre secours en cas de fléchissement sentimental. Mesdames, à vos casseroles, et sachez manœuvrer pour votre bien la queue de votre poêle.

CHERBAH. — Faire revenir dans l'huile des oignons, des tomates, des piments rouges et des feuilles de menthe hachées. Lier au dernier moment avec un jaune d'œuf. C'est un plat excellent à manger APRES, car il évite les défaillances après les excès, tempère la gueule de bois et permet de repartir vers la gloire.

SOUPE A L'OIGNON. — Classique mais irremplaçable. Si on y ajoute de la poudre de gingembre et des jaunes d'œufs, il est bon aussi d'y ajouter une coupe de champagne, c'est une recette de « Roué ».

SOUPE AU VIN ROUGE. — Dans un bouillon ajoutez de la cannelle, des clous de girofle, du vin rouge de bonne qualité et des jaunes d'œufs.

Redonne immédiatement du tonus.

CHANDEAU. — C'est un bouillon de poulet auquel on ajoute de la cannelle, du basilic, de la noix de muscade et des jaunes d'œufs ! On peut encore renforcer avec du thym, du laurier et de l'estragon. La coutume veut que l'on chante en buvant ce bouillon des chansons gaillardes et que l'on raconte des histoires égrillardes.

SOUPE SAHARIENNE. — Pommes de terre, poireaux et oseille en proportions égales. Des épices : thym, laurier, piments, girofle. Ajoutez ensuite de la purée de soja et de la purée d'oignons revenus au beurre. Avec de la crème fraîche dans l'assiette et des croûtons. Une soupe qui se suffit à elle-même et fait monter la température de plusieurs centimètres.

SAUCE GAILLARDE. — Œufs durs écrasés, cornichons épicés, petits oignons coupés, estragon, cerfeuil, ciboule, échalote. On peut en mettre sur tout. Le tout écrasé dans de la moutarde forte.

SAUCE ENRAGEE. — Même chose, plus de l'ail et des petits piments. Après cela la langue pique si fort qu'il faut bien la rafraîchir.

SAUCE RAVIGOTE. — Classique à base de cerfeuil, persil, cresson, estragon, ciboulette, céleri et échalotes. C'est la sauce favorite de Napoléon après les batailles du cœur et les victoires au lit. Elle va avec toutes les viandes.

SAUCE A LA MENTHE. — On fait réduire des feuilles de menthe séchées et pilées dans le jus de la viande, puis on lie avec un peu de farine.

OMELETTE AUX TRUFFES. — Faire revenir les truffes en lamelles dans du lard fumé. Versez les œufs dessus et battez-les. Ne pas cuire trop l'omelette pour ne pas détruire tout le phosphore précieux qu'elle contient.

OMELETTE ESPAGNOLE. — Faire revenir du lard fumé dans du beurre. Le Roi Alphonse XIII adorait cette recette qui comprend ensuite des œufs, de la crème et une cuillerée à soupe de poudre de gingembre.

SAUCISSES AUX HUITRES. — Gober une huître, manger en même temps une petite saucissette fumée...

ESTURGEON AU VIN. — Faire revenir du lard gras avec des fines herbes. Ajoutez moitié eau, moitié vin blanc et faites bouillir. Retirez la peau de votre esturgeon. Mettez-le dans la sauce liée et très poivrée. Décorez avec des câpres, du persil, de la ciboulette et du cerfeuil. Il y a dans l'esturgeon de l'iode à vous en faire perdre la tête.

CERVELLES MARINEES. — Cuire les cervelles avec de l'estragon, de la muscade, du persil, du cerfeuil, du basilic, un peu de vinaigre et beaucoup de poivre. Laisser reposer dans cette marinade chaude pendant deux heures et passer dans la pâte à frire avant de cuire. La cervelle contient la fameuse matière grise dont nous avons tous besoin : phosphore et chaux.

TRUFFES AU CHAMPAGNE. — Faire revenir les truffes au lard fumé, sel, poivre et feuilles de laurier. Laissez cuire un quart d'heure dans du champagne pur !

SALADES. — Les scaroles, chicorées et cresson sont les plus efficaces. Mais attention à la laitue qui endormit Phaon lequel aimait Sapho.

BOISSONS. — Tous les vins légers et pétillants. Eaux pétillantes. Le vin lourd et la bière font s'écrouler bien des rêves.

RIQUIQUI. — Dans du ratafia, mettez à macérer des clous de girofle, de la cannelle et faites bouillir cinq minutes. Laissez reposer deux mois. Ajoutez un peu de sucre pour les délicates.

RATAFIA TRUFFE. — On peut aussi mettre des lamelles de truffes à macérer dans du cognac ou de l'armagnac. C'est un vigoureux remontant très précieux pour battre des records de durée et de longueur.

SYLVIE



– Ah ! Si j'étais restée devant mes deux bonnets.

PAT et BABETTE

conte de Marcel Berger

illustration de Berthe Jacques



Quelles adorables amies j'avais ! se remémore l'un de nous. Elles étaient deux, à l'époque Pat, une fillette de famille, spirituelle et délurée, qui avait pris l'habitude de venir quérir chez moi des vues sur le libéralisme des mœurs contemporaines. Vierge, et tenant à le rester, tout en goûtant à presque tout ce que la vie comporte de plaisirs. Brune, fine, fleurant bon, des cheveux fous et crêpés à la mulâtresse des Iles. Elle contrastait avec Babette, ma secrétaire, dix-sept ans, blonde, douce, tendre et si ingénue que je devais accepter l'idée que je l'avais déniaisée. Après des mois d'hésitation et des semaines de scrupule, après qu'elle m'avait un soir, à demi tremblante, accompagné dans un petit hôtel, Babette était en train de devenir assez hardie, assez experte. Elle me rejoignait dans mon bureau vers la fin de chaque après-midi, sous le couvert de mes lettres à signer.

Un soir, l'autre, la brune Pat, réalisant une vieille promesse, vint me chercher. Je lus son nom sur une fiche. Babette était dans mon bureau.

— Reste, lui dis-je.

Mes deux « petites amies » ! Je me demandais si je devais ne me trahir devant l'une ni l'autre, mais mes rapports avec toutes deux étaient si francs, et si confiants, que j'aurais rougi de les altérer par une quelconque hypocrisie.

Je fais donc les présentations. De les tutoyer sans vergogne. D'avoir pour toutes les deux de ces sourires et de ces attentions d'amoureux auxquelles elles ne pouvaient se méprendre. On bavarda un bon moment. C'est-à-dire que cette fusée de Pat débita cent gaies balivernes. Je lui répondais sur le même ton. Mais, pressant le bras ou flattant tendrement la joue de Babette, je l'empêchai de se sentir en état d'infériorité. De fait, son travail achevé, complaisamment, celle-ci s'attarda et l'au revoir entre ces deux enfants, je ne pouvais décemment m'en aller qu'avec Pat, eut quelque chose de cordial, d'amical, dont je me réjouis.

Je penserais que chez tous les trois était née la même curiosité. Je mis quelques jours avant d'oser la formuler devant ma petite amie de salon.

Pat, qui avait tant d'aplomb, rougit et détourna l'entretien.

Surprise ! Ne fut-ce pas de l'autre côté que l'on se montra moins effarouchée. Questionnée au sujet de Pat, Babette opina :

— Très mignonne !

Elle ajouta :

— C'est votre maîtresse ?

— Pas tout à fait ! Pas plus que toi !

— Mais autant ?

— A peu près. J'espère que tu ne vas pas être jalouse ?

— Pas du tout.

C'était l'instant de tendre mon piège.

— Que direz-vous, toi, de l'idée que je vous réunisse un jour ?

— C'est ça qui serait gentil !

Je fis se rencontrer de nouveau les petites



Cette fois, elles furent entre elles, correctes, mais visiblement gênées. Peut-être bien que j'avais fait fausse route. Quand je posai, le lendemain, à Babette, une nouvelle allusion banderille, elle me répliqua :

— Pensez-vous !

J'avais fait une croix là-dessus, quand un après-midi d'abandon, comme elle venait de bégayer dans mes bras, ma Pat, mon petit Satan brun, m'attaqua :

— Dis donc, et Babette ? Ton idée ?

— Quelle idée ?

— De nous réunir ?

— C'était bête ! Ce serait gâter ce que chacune de vous me donne.

— Car nous te donnons la même chose !

— Non pas. Chacune dans son genre me donne une joie incomparable. Mais enfin, toi, qu'aurais-tu dit ?

— Je crois que j'aurais eu honte. Et elle ?

— Pareil. Le premier jour, peut-être, l'idée semblait l'amuser. Mais depuis...

— Ne parlons plus de tout ça !

Un beau jour, je donnai rendez-vous à Pat où elle savait. Une heure de batifolages dans le petit hôtel sans panonceau, une heure d'amusements excentriques sans réelle dépense de phosphore. Et puis, soudain, en regardant ma montre :

— Dis donc, j'ai une course à faire. Dans le quartier. Juste cinq minutes. Toi, tu n'es pas trop pressée ?

— Non.

— Alors, écoute. Je me rhabille prestissimo. Je fais ma course. Et je reparais dans un rien de temps. Reste comme tu es. Fume gentiment une cigarette en m'attendant.

Pat me laissa sauter du lit et remettre mes vêtements. Cependant, cette obligation inopinée lui paraissait un peu étrange. Comme je passais mon veston :

— Où vas-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette blague ?

— Pas la moindre blague !

Et câlin :

— Avec une autre, tu comprends, je me serais peut-être résigné à abréger l'entretien. Avec toi, si tu le permets, j'aimerais tant le reprendre tout à l'heure.

Elle se souleva sur un coude :

— Et si tu ne me retrouvais pas ?

De l'embrasser assez savamment pour la persuader de m'attendre.

Sur quoi, je fus dans la rue et je fis l'acquisition de **France-Soir** guettant (mon cœur tressautait) l'arrivée de l'autre petite victime.

Babette fut exacte. Je la revois qui monte l'escalier, toute pimpante, sérieuse pourtant, hermétique aux regards nés sur son passage, ne souriant que lorsqu'elle me découvrit. Nous marchâmes à quelques pas l'un de l'autre. Par prudence : dans ce quartier grouillant où l'on risquait d'être rencontrés. Il n'y avait pas deux cents mètres à faire. Nous entrâmes. Et là je vis que la patronne nous regardait.

La femme de chambre eut la sottise de murmurer :

— Monsieur sait que... →

— Mais oui, fis-je d'un ton agacé.

Nous arrivions devant la porte 15. Je frappai pour le principe. Le verrou était mis. Pat cria :

— Qui est là ?

— Oh ! fit Babette.

Son regard bleu se fixa sur moi avec l'expression d'une biche traquée, de captive pleine d'épouvante. Sans un mot, elle voulut fuir, elle m'échappait. Elle rejetait l'emprise de mon poignet. Je ne lui aurais pas cru une telle force. Je dus la poursuivre dans le couloir. Je l'avais rejointe. Je la raisonnais précipitamment, doucement :

— Allons, tout cela n'a rien de grave. Que crains-tu ? Tu me connais assez !

Et la femme de chambre que je sentais aux aguets dans l'escalier. Et Pat, qui, derrière la porte répétait plus haut :

— Qui est là ?

Enfin, je ramenai Babette. Le verrou fut tiré. J'ouvris. Pat ragrafait sa robe.

— Je m'attendais à un coup comme cela !

Ma situation n'était pas des plus avantageuse. Comment m'en sortir ? Le dépit, comme la confusion, m'eût perdu.

Je n'avais de refuge que du côté du badinage, de la gaieté, du flegme plaisant. Si elles restaient là, c'était pour me faire plaisir. A moi d'être satisfait de peu. Les rassurer ! Et pourtant ne pas laisser passer l'instant.

On s'assit en rond. Babette avait pris place sur le lit. Pat daigna accepter le bras de mon fauteuil. Puis on se rapprocha. Pat glissa sur mes genoux, ces genoux eux-mêmes côtoyèrent les jambes de Babette. J'embrassai au vol un cou, puis une oreille, des paupières. La brune me donna ses lèvres. Je boudai la blonde, qui me les refusait et qui, d'un coup, me les restitua.

Elles étaient... Nous étions trois, n'est-ce pas, sur le bord des jeux absolument anodins en pure morale ? Nous quittions en quelques coups de rame les rivages du conformisme. L'amour et sa troublante ambiance ! L'amour, sa solitude sacrée n'étaient plus que fête païenne pour nous. Est-ce parce qu'il ne s'agissait pas tout à fait de ce geste saisissant qu'est la possession d'une autre ? Mais de caresses à peine esquissées. Toutes deux avaient réclamé bautement qu'on tirât les rideaux.

Maintenant, je les enveloppais. Je prenais mesure de cette cheville, de ce mollet.

Elles repoussaient mes mains.

— Voulez-vous ne pas faire les sottes ! Quand je pense à ce que vous montrez sur les plages aux indifférents.

— C'est pourtant vrai.

— Est-ce qu'on garde ses bas sur la Côte ?

Pat prit sur elle de les retirer avec élégance et prestesse. Elle prenait le dessus. Elle entrait dans ce rôle de gaie entraîneuse où je l'avais vue en rêve.

Je ne vais pas m'attarder sur chaque phrase. L'ambiance n'était plus que d'enjouement, de drôlerie, d'hilarité, oui. Des incidents de rubans se résolvaient par des fous rires. Mes gamines sautaient de plain-pied maintenant sur ce plan nouveau. Elles étaient plus nature que moi.

On discuta derechef de la question éclairage. Pat s'était, en combinaison, réfugiée derrière le paravent. De là, de se moquer de Babette. Et de pouffer ! De juvéniles éclats ne cessaient de s'égailler dans la pièce. Et moi, enchanté, mais prenant le ton d'un fieffé bourru, je les tançais, je les menaçais bouffonnement de porter plainte pour ce qu'elles troublaient la correction de l'établissement.

Babette nous rejoignit. Les deux petites se tinrent pelotonnées l'une contre l'autre. Elles me firent place au milieu d'elles. Un bras sous chaque gracieux torse.

Le temps pressait. Nous étions ivres ! Mais pas au point d'oublier qu'en dehors, dans la ville trépidante où grondait le passage des voitures, on attendait dans des cubes de pierre le retour des petites vierges hasardées dans la jungle des rues. Il y eut des pinçons de gosses alternant avec des claques de pensionnaires. Il y eut des comparaisons, des concours, où le grave jury tâchait de ménager scrupules et susceptibilité. Il y eut des culbutes, presque des batailles. Des reprises de cache-cache, de colin-maillard, de main chaude ! Des devinettes, des défis, des compétitions. Nous savions que nous avions le temps puisque nous n'irions pas plus loin.

Jamais je n'eus de meilleure preuve que l'impudeur ramène aux façons balbutiantes de l'enfance et à l'ère puérile du monde. Les voix de cristal parlaient en gazouillis de mésanges, en arpèges qui me rappelaient le « Kikidzonti » homérique des compagnes de Nausicaa.

— Chut, chut, on va nous entendre ! Quel scandale. On va venir frapper !

Ma propre retenue ne me pesait guère. La volupté pour aujourd'hui n'était pas notre vrai domaine, ou du moins elle restait en marge, future, prochaine, port où nous n'accosterions qu'ayant épuisé la saveur du désir et des bagatelles. Moi, je me réjouissais de n'être avec ces enfants, pas encore des femmes, un camarade friand et joueur. En tout cas, comme je me raillais pour mes scrupules de tout à l'heure ! Et je me persuadais, parmi les abandons folâtres et innocents de mes deux nymphes, que je ne les guidais pas aux sentiers abominables et que notre partie de batifolages n'était qu'un jeu sans danger !

MARCEL BERGER.



– Enfin débarrassé d'un préjugé qui vous coûtait cher.

AU SUPPLICE DE LA QUESTION

ELGA ANDERSEN

Où et quand êtes-vous née ?

— Le 10 février 1936, à Dortmund, en Allemagne.

— Vos couleurs et vos mesures ?

— Cheveux blonds dans des tons camaïeux, des yeux bleu clair. Taille : 1,68 m. Poids : 55 kg. Poitrine : 93 cm. Hanches : 93 cm. Taille : 60 cm.

— Comment s'est passée votre enfance ?

— Toute mon enfance est parfumée de l'odeur de la Forêt Noire. Je courais pieds nus sur la mousse. J'étais une petite sauvage. Ensuite, je me suis civilisée. J'ai fait des études assez poussées pour être interprète diplomatique. C'est vous dire que les langues n'ont pas de secrets pour moi.

— Vos films ?

— J'ai fait une vingtaine de films, en Allemagne, en France et à Hollywood. Parmi les préférés : « Os Bandeirantes », « La Mort a les yeux bleus », « Le Manacle Noir », « Mourir d'Amour... », « Le Scorpion... ». J'ai aussi chanté à la télévision et enregistré des disques.

— Avez-vous l'intention de vous lancer dans le tour de chant ?

— J'adore chanter. Des chansons d'amour un peu voluptueuses comme « Paris a le cœur tendre », « Etre fidèle », « C'est l'amour, chéri ». J'aime les rythmes lents, profonds, avec des syncopes.

— Quels rôles aimeriez-vous jouer ?

— On m'a cataloguée dans les vamps : un battement de mes cils et les hommes tombent comme des mouches. Mais je ne prends jamais des rôles de vamps sérieuses : je suis une femme fatale pour rire. Mais j'aimerais jouer des rôles humains plus complets : des rôles de passion. Je suis très contente de ma carrière, mais je n'ai pas encore trouvé le rôle de mes rêves.

— Quel est votre plus joli défaut ?

— Ah ! je ne suis jamais à l'heure. Remarquez qu'on peut compter sur moi. Je viens toujours. Mais en retard. Et puis, en tout, je manque de mesure. Si vous saviez à quel point je suis excentrique ! Je vais tellement loin en tout que parfois je me casse le nez. Je suis complètement inconsciente du danger. Peut-être même que je le cherche. Pour un pari, je ferais n'importe quoi, vous entendez, n'importe quoi ! Je gagne d'ailleurs à être connue. Je suis un bon copain. J'ai de l'amitié un sens un peu viril. Mais soyez tranquille, je suis aussi une femme coquette, tendre. Seulement, je n'arrive pas à me prendre tout à fait au sérieux quand je fais du charme.

— Que pensez-vous de l'amour pour une actrice ?

— Ce que je sais, c'est que j'adore les acteurs, mais que je n'en aurais jamais épousé un. Quand tous les deux sont mordus, ça doit faire du joli à la maison. Pour réussir sa vie sentimentale, il faut d'abord que les deux parties n'aient pas la même profession. Surtout des acteurs. Ils cherchent toujours un peu à tirer la couverture à eux, et on se retrouve dans de beaux draps !

— Vos acteurs préférés ?

— Garbo, Moreau, Belmondo et Henry Fonda.

— Dansez-vous ?

— Oui, le twist, la valse, le tango, mais entre amis, dans une ambiance agréable et entre deux conversations amusantes.

— Etes-vous dans le vent ?

— Quel vent ? Ça change tout le temps. On croit qu'il souffle à gauche et il fouette à droite. Moi, je suis pour les vents qui changent, les vents coquins auxquels on ne s'attend pas.

— Quelle est votre ville préférée ?

— Rome, pour sa splendeur et sa corruption.

— Votre dada ?

— Je chevauche les antiquités et je galope en voyage !

— Sports ?

— La chasse sous-marine. Je suis presque une championne et le costume est très sexy. Au Mexique, je suis descendue à 50 m de fond. C'est formidable, j'étais complètement sonnée.

— Quel genre de vie aimez-vous ?

— Agréable, dans une ambiance chaude, voluptueuse, tamisée. J'aime bien avoir des esclaves autour de moi. Mais, de temps en temps, j'adore faire la cuisine. J'invente des plats pimentés.

— Comment vous habillez-vous ?

— J'aime les robes audacieuses qui moulent le corps. Mais je n'aime pas le style vamp surchargé. Style d'élégance décontractée, suivant la haute couture sans tout accepter. Mes couleurs : le jaune, le vert et le turquoise.

— Maquillage ?

— Je me maquille pour le soir en essayant de conserver la fraîcheur de mon teint rose de blonde. J'ai des fards différents pour chaque robe. J'ambre mes paupières de brun. Le jour, je vais la peau nue offerte aux baisers du soleil.

— Que portez-vous en-dessous ?

— Sous une robe collante, impossible de rien porter. Sous une jupe large : des froufrous ! Mes dessous sont noirs ou blancs. Mes déshabillés sont romantiques et j'aime les nuisettes en feston.

— Comment dormez-vous ?

— Toute nue.



Cancans

VALEUR OR

Sur le passage de Maria Callas, lors de son dernier séjour à Paris, un titi a lancé :
— Elle a un profil de Billet de Banque !

PAS SI DINDE !

Corinne Calvet, qui fut l'unique lauréate de l'unique « Prix de la Dinde » décerné, en Amérique, à l'actrice la plus idiote, a définitivement rompu avec Hollywood.
— Il n'y a qu'une chose que je regrette, a-t-elle dit, c'est mon vison blanc (30 millions d'anciens francs).

ELEGANCE

René-Louis Laforgue porte un smoking scintillant, coupé dans de la soie japonaise naturelle tissée à la main et entremêlée de fils d'argent ! De plus, il a rasé sa moustache plus court : « A cause de la chaleur », dit-il.

UNE IDEE

Devant le nombre de films policiers mettant en scène des Gorilles et des Tigres, Fernandel a dit :
— Je crois que je vais tourner un film qui s'intitulera : « Le Cheval aime l'Oseille ». Je crois qu'il y aurait une belle série à faire sur ce sujet-là.

ALLERGIE

Alain Delon a confié à un ami :
— Il n'y a qu'une chose qui m'énerve chez ma femme : elle adore la charcuterie.
On sait que Alain Delon a été, dans sa jeunesse, apprenti-charcutier chez sa mère.

BONNE MESURE

Tony Poncet, ténor de l'Opéra Comique, possède une grande voix et une petite taille. Il proclame :
— Je suis de la même taille que Caruso. J'ai mesuré son cercueil en Amérique : j'entre tout juste dedans.

REFLEXES

André Maurois a dit :
— Le conducteur fait corps avec sa machine. Le tout est désormais si bien conditionné que c'est la voiture qui bavarde et l'homme qui prend la file.

HISTORIQUE

Les dirigeants soviétiques sont parfois drôles. Ainsi M. Mikoyan a eu ce mot concernant Sofia Loren :
« Elle a une Nature propre à dégeler la guerre froide. »

PAS COMPETENT !

Une société cycliste du Midi de la France, « La Pédale Joyeuse », a demandé à Fernandel d'être son parrain. L'acteur a dû refuser, car il n'a aucune compétence en la matière. Il a ajouté :
— Il y a assez d'acteurs plus qualifiés que moi en ce qui concerne la pédale.

MIMETISME

La présidente (vieille fille respectable) d'un club canin vantant la beauté des inscrits de son club a dit :
— Souvenez-vous que nous avons la plus belle croupe du monde, après le cheval.

VOULEZ-VOUS JOUER AVEC MOI ?

Dans les milieux du cinéma, on joue beaucoup à un petit jeu qui date des Romains. Ceux-ci employaient des noix, aujourd'hui, on prend des billes. Le jeu s'appelle : la Tapette.

CAMPAGNE DE SILENCE

Une conductrice se range difficilement et avec grand bruit ! Un agent s'approche :
— Dites donc, c'est à l'oreille que vous vous rangez ?

UN GOURMET

On demandait à Raf Vallone ce qu'il préférait dans la vie :
— Les raisins et les femmes, dit-il. Je digère les deux, malgré les pépins.

CHEVEUX D'ANGE

Brigitte Bardot possède tout un lot de perruques qui ont été faites avec les cheveux coupés aux nonnes d'un couvent sicilien et ensuite décolorés.

UN COQUIN

Michel Simon (70 ans) a déclaré :
— J'adore les gens vicieux. Si les chefs d'Etat l'étaient un peu plus, ce serait plus amusant. Et moins dangereux.

LOLA MONTÈS

Juillet, 1837, chaleur voluptueuse des tropiques Le bateau emporte la générale Craig, belle créature dans tous l'éclat de la quarantaine, vers la France Elle va chercher sa fille, Maria Dolorès, qu'elle n'a pas vue depuis quatre ans et qui est en pension aux environs de Paris

Maria Dolorès, qui était à douze ans une petite panthère aux seins en fleur, sera-t-elle devenue une jeune fille modeste et sage ? Maria Dolorès, dite Lola, qui à dix ans voulait s'enfuir avec un beau gitan.. Ce qui avait fait scandale et obligé le général Craig à partir pour les Indes

Telle fille telle mère, sur le bateau, la pétillante générale prend d'assaut un beau et jeune lieutenant et débarque avec lui à Marseille. Et elle ne peut s'arracher à cette folle nuit qui dure depuis toute la traversée. Mais le lieutenant a une famille écossaise qui ne plaisante pas avec les principes Et puis peut-être que l'ardente Elisa commence à lui porter sur les nerfs La générale ne lui a pas laissé le temps de respirer tout au long du voyage Elle l'a même tellement dévoré de passion que le lieutenant n'a plus de cœur

— Ne nous quittons pas comme ça, dit Mme Craig Tom chéri, je vous veux encore trois jours Et trois jours à Paris

Tom accepte. Comment pourrait-il faire autrement ?

Ils sont sur le chemin de Paris. Elisa voudrait qu'une panne immobilise la diligence ! Tom lui demande de lui parler de sa fille.

Quelques jours plus tard, ils sont dans la capitale Elisa ne veut toujours pas lâcher le lieutenant Il fait très chaud, elle met une robe légère et lui parle d'un bon déjeuner à la campagne avant d'aller chercher Lola à Meudon Délirante de bonheur, Elisa est pratiquement insupportable Et le lieutenant ne fait que de lui parler de sa fille Comme si une gamine de seize ans pouvait l'intéresser ! Surtout une petite gourgandine que la pension aura probablement matée Pas vierge, bien sûr ! Et méchante avec ça Pour une mère qui l'a tant gâtée ! Cependant les retrouvailles sont touchantes Du premier coup d'œil, Lola a trouvé l'officier de maman très à son goût

C'est maintenant une magnifique jeune personne au corps souple et à l'œil noir Et en plus, le sein arrogant de l'adolescence. Futée, avec ça, elle



Martine Carol dans le film « Lola Montès » de Max Ophuls

devine tout de suite que Tom est l'amant de sa mère. Justement c'est ça qui l'excite. Elle va lui jouer un tour. Pour se venger. Elle a décidé, cette petite sorcière, que Tom serait son mari. Quant à Tom, il est ébloui. Il s'attendait à trouver une pensionnaire sans attraits. Lola est cent fois plus belle que sa mère. Avec vingt-cinq ans de moins !

Elisa, qui n'est pas bête non plus, perçoit le danger. Elle regrette d'avoir amené Tom, mais trop tard. Elle devient acide. Elle a beau gonfler son décolleté de toute sa jalousie.

— Je reviendrai te chercher demain, dit-elle à Lola, mais seule.

Lola rit effrontément en regardant Tom.

— Ah ! non, s'écrie-t-elle. Je veux que le lieutenant vienne aussi.

Tom, qui ne veut pas se compliquer l'existence, affirme que c'est impossible, qu'il rejoint l'Ecosse au plus tôt.

Lola passe donc sa dernière nuit en pension à raconter à ses amies, dans le dortoir où ces demoiselles sont en chemise, comment elle va s'y prendre pour se faire épouser par l'amant de sa mère. Une vraie bacchanale de petites vierges déchaînées ! Lola dit que Tom n'a eu d'yeux que pour sa poitrine. Et elle la montre à ses petites compagnes émerveillées par tant de beauté. Le lendemain matin quand sa mère vient la chercher elle a l'œil brillant et un air de se fiche du monde.

— Je suis belle, n'est-ce pas, maman ?

— Certes. Aussi ai-je pensé à te marier au plus tôt. J'ai pour toi un mari riche et puissant à Calcutta.

— Est-il beau ? Est-il jeune ?

— Il n'est pas laid. Il n'est pas vieux. Mais tout cela ne te regarde pas ! Allons dîner à Paris. Le lieutenant est parti pour l'Ecosse.

Oui, mais, à sa grande surprise, le beau lieutenant était encore à l'hôtel. Elisa le coince dans sa chambre et lui fait une de ces scènes dont elle a le secret. Lola, qui entend tout dans la chambre à côté, passe un bon moment. Et quand sa mère revient pour lui dire qu'elle dînera seule tandis qu'elle-même et Tom iront dîner en ville, Lola se déchaîne et casse tout.

Si le lieutenant était resté, Lola savait que c'était pour elle.

— C'est pour moi que vous êtes resté, n'est-ce pas ? lui dit-elle franchement.

— Oui. Je voulais vous inviter à souper, votre mère et vous.

— Je suis si heureuse, chantonne Lola au nez de sa mère.

Les voilà partis tous les trois. Lola est radieuse et elle a ouvert son corsage avant de partir pour en élargir le décolleté. Elisa en profite pour annoncer à Tom le prochain mariage de sa fille. Tout de suite après le retour à Calcutta. « Et quand vous la reverrez, mon cher, elle sera mariée. »

— Ce n'est pas vrai, clame Lola en se levant de table. Je n'épouserai pas ton vieux !

On rentre précipitamment à l'hôtel. Lola ne se couche pas et cherche le moyen de fausser compagnie à cette mère abusive. Avant que le jour ne se lève, elle est dans la chambre de Tom. Et quand Elisa se réveille elle trouve le lit de sa fille et celui de Tom, vides. Pourtant avant de partir Lola a laissé une lettre à sa mère. Comme ça, Tom sera forcé de l'épouser pour éviter le scandale que la générale ne va pas manquer de faire. C'est génial ! Et voilà Tom avec la fille sur les bras après avoir eu la mère. Il est amoureux, mais bien embêté. Il est épouvanté par la précocité de Lola. La voilà maintenant qui veut faire chambre à part, car ce n'est pas convenable qu'une jeune fille couche avec son fiancé. Mais dans la nuit il fait de l'orage. Elle a peur du tonnerre et frappe à la cloison pour appeler Tom. Elle est toute nue dans son lit. Coup de foudre ! Et l'affaire est dans le sac !

Lola épouse Tom en robe blanche. Ils sont revenus à Calcutta où ils sont très invités, très recherchés, lui par les femmes, elle par les hommes. L'Emir de Kaboul les reçoit. Lola est éblouissante, presque nue, et sans un bijou. Mohamed Khan apprécie beaucoup cette émouvante simplicité.

— Vous êtes la plus belle fleur de mon jardin, lui dit-il.

— Je ne suis pas libre, murmure-t-elle d'une voix roucoulante. Je ne peux écouter les appels de mon cœur !

Mais déjà elle se dit que si elle pouvait divorcer et se faire épouser par le Maharadjah ce serait une bonne affaire. D'autant plus que son mari, excédé, a pris le bateau pour rejoindre l'Ecosse, sans la prévenir. Et Mohamed la couvre de bijoux.

— D'accord, fit-elle, mais je ne veux pas entrer dans un harem. Si vous m'aimez, je serai votre unique femme.

Cependant elle accepte les bijoux, mais pas le mariage. Elle prend des caisses d'or, mais aussi le bateau qui la ramène en Angleterre. A bord, sa beauté et son élégance font sensation. Lola a très envie de commettre une bêtise ; Mohamed et son harem sont loin, mais les trésors lui restent. Le maharadjah en sera pour ses frais. Elle lui a promis de revenir. Il ne la reverra jamais. Ses bijoux non plus !

Sur le bateau elle fait connaissance de Charles Lennox. C'est un homme très lancé et intéressant. Lola a vite fait de lui faire perdre la tête en lui faisant visiter sa cabine. Elle a décidé de faire du théâtre, et Lennox est exactement l'homme qu'il lui faut pour la lancer. Malheureusement, la grande actrice Fanny Kelly refuse de la prendre comme élève parce qu'elle ne « veut pas perdre son temps ».

— Très bien, fait Lola, déchaînée, j'arriverai toute seule.

Et elle décide de devenir danseuse. Elle part pour Séville patronnée par Lennox qui lui paye ses leçons. Elle n'est pas particulièrement douée, mais si belle et si provocante que nul ne lui résiste. Pour débuter, elle paraît dans un petit cabaret de Séville et y déclenche une bagarre. Portée sur les épaules de ses « fans », elle aboutit dans la chambre d'un torero comme une Carmen qui se respecte. Lola est devenue très espagnole. Elle a l'œil fulgurant et un étrange accent roulant tout neuf.

Elle débarque à Londres. Elle auditionne au Covent Garden. On accourt pour voir la merveilleuse danseuse gitane. Elle se dit de père noble. Elle danse avec une fougue très méridionale et un roulement de hanches bouleversant. Mais dans l'avant scène il y a un affreux bonhomme. Du moins, Lola qui le reconnaît le juge-t-elle ainsi. Il a des cheveux blancs et un air digne.

— C'est une escroquerie, s'écrie-t-il quand le rideau se baisse, cette femme est anglaise et mariée à un Ecossais. Je suis l'oncle de son mari !

Tout Londres est en émoi. Furieuse des attaques de la presse, Lola plie bagages. Elle se rend à Varsovie, où le vieux Roi Paskievitch la courtise. Mais il est entouré de très beaux garçons ! Il fait venir Lola au Palais et commence à la lutiner un peu. Elle se rebiffe, arrête la main du souverain, et « pour qui me prenez vous, monsieur » ?

Elle plante là le bonhomme qui reste sur sa faim et qui le lendemain lui envoie un message à son domicile. Elle le déchire.

Le soir, à l'Opéra, une cabale oblige Lola à interrompre sa danse. Elle se dresse à l'avant scène, le corsage palpitant : « Je suis une actrice, pas une aventurière, c'est parce que j'ai refusé de me donner à ce « vieux cochon » de Paskievitch qu'il a organisé la cabale pour se venger ».

Et puis, elle file par la sortie des artistes, et va vite se mettre sous la protection du Consul de France. Elle embobine celui-ci, qui lui prête sa calèche personnelle pour passer la frontière.

Elle arrive à Berlin. Elle s'installe dans le meilleur hôtel. Elle assiste à cheval, à un défilé en l'honneur du tzar, mais son cheval s'emballe, elle se fait arrêter par un officier de la garde et lève sur lui sa cravache : « Je suis Lola Montès, fichez moi la paix. Un roi ne me fait pas peur, j'en ai eu plusieurs dans mon lit ». L'officier ébahi, recule sous les coups.

Quelques jours plus tard, elle est convoquée devant le tribunal. « Mais pourquoi, pourquoi donc... » demande-t-elle. Quand on lui dit que c'est pour coups et blessures, elle riposte : « Une faible femme comme moi ne peut donner que des caresses ».

Elle en sort avec une amende légère et fait en cette occasion connaissance avec Richard Wagner. Mais on la met à la porte de son hôtel. Wagner l'emmène aimablement jusque Dresde où il doit diriger un opéra.

Le soir de la première de « Rienzi », Lola rencontre Franz Liszt et c'est un retentissant coup de foudre. Le soir, elle est à lui. Liaison tumultueuse, faite de baisers profonds et de bagarres spectaculaires. Franz en a par dessus la tête et se souvient qu'il est l'amant en titre de Marie d'Agoult. Lola est jalouse comme une furie. Elle intercepte les lettres des deux amants célèbres. Mais Marie, qui a entendu parler des infidélités de Liszt, lui demande de choisir. Il aime sincèrement Mme d'Agoult et Lola est vraiment trop insupportable.

« Ce n'était qu'une aventure », a-t-il le malheur de lui dire.



Martine Carol inoubliable interprète de « Lola Montès ».

Et il prend la fuite. Lola hurle, enfermée dans la chambre. Elle arrache ses vêtements, apparaît nue à la fenêtre, jette ses bijoux un à un, casse les meubles. Puis elle s'écroule sur le lit en proie à une crise de nerfs demeurée célèbre dans la petite histoire.

Franz Liszt parti, Lola ne perd pas de temps. Elle quitte Dresde. Elle revient à Paris. Elle y rencontre un jeune écrivain qu'elle a connu à Londres. Il la présente au directeur de l'Opéra de Paris. L'audition de Lola est, sur le plan technique, catastrophique. Mais elle a une telle manière de balancer la croupe que le plus sage des directeurs n'y résisterait pas. Il fait composer un programme spécialement pour elle, annonce à grand bruit. Ses débuts font monter la température de la capitale. Alexandre Dumas l'encourage de la plus calme façon. Il lui conseille de danser à la Porte Saint-Martin, plus accessible que l'Opéra pour une débutante. Lola déteste les classiques comme la Taglioni, Fanny Essler ! Car le soir de ses débuts à l'Opéra, comme on la sifflait, Lola a envoyé son chausson de danse à la tête d'un spectateur du premier rang d'orchestre en le traitant d'imbécile !

Dujarrier, un charmant journaliste, se rend dans sa loge pour la consoler par un article élogieux.

— Ah ! s'écrie Lola, que Paris est dur pour une faible femme comme moi !

Et elle emmène le journaliste chez elle. Deux jours plus tard, il est fou furieux quand un homme s'approche de Lola. Pour l'exciter encore plus, Lola dit qu'elle dansera désormais sans maillot. Les jambes nues, les cuisses libres sous le tutu ! Mais en revenant dans sa loge, la police vient la

cueillir. Fort aimablement mais fermement, l'emmène chez le commissaire. Outrage aux bonnes mœurs !

Naturellement les représentations sont annulées. Mais tout Paris, le commissaire en tête, s'arrache la compagnie de la Montes. Elle passe de main en main avec toute la souplesse d'une danseuse de flamenco. On la voit dans tous les endroits à la mode, splendide, provocante, insupportable.

Dujarrier est toujours son amant, du moins de temps en temps. Toujours jaloux et il a fort à faire ! Il veut se battre avec un homme qui a devisagé trop ouvertement la belle. Il veut se battre avec tout Paris. Il en meurt, et Lola se rend à Munich.

« Le roi de Bavière aime la beauté sous toutes ses formes », lui a-t-on dit.

Alors, Lola, sans complexes, va le voir et lui demande de la faire débuter à l'Opéra. Le bon roi en tombe tout de suite éperdument amoureux. Elle est si douce et si fragile quand elle s'incline devant lui, le corsage ouvert sur de somptueux trésors. Et elle lève sur lui des yeux de biche apprivoisée. Elle débute à l'Opéra. Et le soir même remercie en nature le roi généreux. Elle joue avec lui la tendre amie pleine de scrupules.

— Ai-je le droit de vous enlever à vos chers sujets, dit-elle.

Elle joue une telle comédie et avec tant d'habileté que Louis de Bavière se laisse mener par le bout du nez comme un petit garçon. Les ministres se fâchent et posent au roi un ultimatum : il faut chasser l'intruse. Un représentant du Parti conservateur va voir Lola et lui demande de s'en aller pour sauver le roi. Sans cela c'est la Révolution. Et ça coûtera au roi tout simplement son trône. Dès que le conservateur a le dos tourné elle alerte le roi : « Comment, tu veux me chasser ? »

Louis la décore du nom de comtesse de Landsfeld et la défend contre tous.

Mais Lola a le cœur assez grand pour contenir plusieurs amours, il semble même qu'avec le temps et l'expérience, ce cœur soit de plus en plus large. La nuit elle fréquente les brasseries d'étudiants. Elle est la marraine du groupe Allemania. Et ces ardents jeunes gens sont prêts à défendre l'honneur de leur dame, les armes à la main.

L'adversaire du roi déclare : « Je préfère mourir que de voir mon pays sous le joug d'une P... »

Les étudiants veulent venger l'insulte. Quatre d'entre eux, ce n'est pas trop, vont l'escorter dans la nuit jusque la frontière pour la mettre à l'abri. Le voyage sera même agréable. Lola est habillée en garçon pour qu'on ne la reconnaisse pas. Ses filleuls l'enserrent de toutes leurs forces. Personne d'autres qu'eux ne la touchera. Même pas le roi. Et Lola que cette atmosphère révolutionnaire ravit se sent en pleine forme.

Dans le fond de la calèche, on est très tendre pour elle, et galope, cocher ! Lola trouve cela follement excitant. On verra bien ce qui arrivera ! Les quatre étudiants sont beaux et caressants. Elle se laisse faire. Surtout un, le comte de Hirschberg !

On arrive à la cachette convenue. Elle dit au revoir aux aimables garçons. Ils voudraient bien rester, mais tous ensemble. Lola n'a qu'à choisir.

— Respectez votre marraine, dit-elle, avec dignité.

C'est un peu tard, à la vérité. Mais c'est bien dit. Avec un battement de cils émouvant.

— Je n'aime jamais qu'un homme à la fois, précise-t-elle.

Les étudiants n'ont plus qu'à rentrer à Munich. C'est très dangereux. Ça barde ! Lola l'a échappé belle, ses adversaires voulaient la violer. Ils s'entretuent. Tant pis, pour eux, pense-t-elle. Toutefois elle pense que c'est dommage que de si jolis garçons soient rendus inutilisables. Mais il y en a d'autres !

Lola n'a pas très envie de passer la nuit toute seule. Mais, dans ce village perdu, pas un joli garçon à se mettre sous la dent. Finalement elle retient le comte Hirschberg par la manche :

— Lâchez-les, et revenez près de moi. Je vous aime !

L'étudiant ne se le fait pas dire deux fois et il fait auprès de Lola toute la nuit sa petite révolution personnelle. Lola est une parfaite révolutionnaire. Quelle passion ! Et de faire monter dans la chambre d'auberge de ce vin du Rhin qui fait si bien tourner la tête !

Le plus étonnant c'est qu'après tout ce remue-ménage, toute l'opinion publique se fait favorable à Lola, qui se pose en victime. Et de se trouver un soupirant de qualité : un bel oficier des Life Guards de Londres, George Trafford Heald. Il veut consoler cette pauvre petite oiselle battue par la tempête ! Elle le repousse tout en le laissant prendre quelques gages passionnés.

« Je suis si malheureuse, gémit-elle. Tout le monde est injuste. Les hommes ne veulent que mon corps. Pourtant j'ai une âme. »

Si bien que George ne sait plus par quel bout la prendre pour ne pas lui faire mal. Il finit par la demander en mariage, à bout de désir.

Grande pompe, fleurs d'orangers et musique d'orgue : tout Londres vient voir ce riche mariage et cette mariée si belle. Quelle lune de miel, George est vraiment gâté après avoir attendu si longtemps ! Et maintenant gare à Lady Heald !

C'est alors que survient Scotland Yard, sous la forme d'un détective. C'est que Lola n'était pas du tout divorcée et qu'elle est bigame ! Ça peut coûter cher. On l'emmène en prison, comme une panthère captive. Elle s'excuse, elle avait complètement oublié. Elle ne le fera plus jamais. Mais la justice anglaise est plus rigide que ses amants. Elle ne lui pardonne pas. On la met en prison. Elle n'y restera pas longtemps, elle récompensera son mari qui vient la chercher en le blessant d'un coup de poignard en plein cœur sur la Promenade des Anglais au cours d'une scène de jalousie.

Devant une si belle garce on ne peut que s'écrier : « Qui dit mieux ? » C'est ce que nous verrons la prochaine fois.

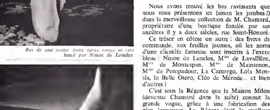
Patrick SCOTCH.



Merci monsieur... ça c'est du meuble !

QUATRE SIÈCLES *autour d'une jambe*

Bas de soie ivoire brodé tarse rouge et vert lamé par Ninon de Lenclos



Modèle créé pour Mme de Montespan

Bas brodé porté par Mlle de la Vallière



Nous avons trouvé les bas ravissants que nous vous présentons ici (sinon les jambes !) dans la merveilleuse collection de M. Chamard, propriétaire d'une boutique fondée par ses ancêtres il y a deux siècles, rue Saint-Honoré.

Ce trésor en côtoie un autre : des livres de commande, aux feuilles jaunies, où les noms d'une clientèle fameuse sont inscrits à l'encre bleue : Ninon de Lenclos, Mlle de Lavallière, Mme de Montespan, Mme de Maintenon, Mme de Pompadour, La Camargo, Lola Montès, la Belle Otero, Cléo de Mérode... et bien d'autres !

C'est sous la Régence que la Maison Milon (devenue Chamard dans la suite) connut la grande vogue, grâce à une fabrication des plus luxueuses. Le Régent était le meilleur client. Quand il répudia Mlle de Blois, il la fustigea d'ailleurs d'une injure suprême : « Elle a des jambes faites pour le coton, non pour la soie. » Et il prit pour maîtresse Mme d'Arvenne, dont les jambes étaient divines, et dont le mari traita l'affaire rondement : « Donnez à ma femme le titre de favorite, 80 000 livres pour elle, 100 000 livres pour moi, contre quoi je me porte garant de vous la conserver pour votre seul usage ! »

Casanova fut aussi un client assidu ! Il achetait des bas par coffret de 12 pour les distribuer à ses belles amies. La vendeuse était l'épouse du propriétaire de la Maison Milon et s'appelait Mme Baret. Elle avait dix-sept ans, elle était jolie comme un cœur, et Casanova l'enleva au nez et à la barbe du commerçant. Depuis, les Milon interdirent à leurs femmes de mettre le pied dans la boutique. Un homme comme Casanova avait certes une manière de palper les bas qui n'était pas commune. Nulle femme au monde n'y résistait.

. . . .

Si on remonte le temps au-delà de ce siècle raffiné, on tourne autour du bas au rythme de l'Histoire. C'est un jeune Révérend anglais qui inventa le tricot main en enroulant autour de deux bâtonnets un fil de laine. Ce fut le premier bas tricoté. Toutes les femmes voulurent en faire autant et la mode du tricot

fit fureur : il fallait 44 jours pour faire une paire de bas, à condition de travailler toute la journée.

Pendant les guerres de religion, alors qu'on égorgeait les hérétiques, une grave question tourmentait ces dames de la Cour : « Faut-il porter les bas tirés ou plissés sur la jambe », lit-on dans la chronique du temps.

La fabrication du bas se perfectionne et le métier à tisser vient au secours de la longue patience des femmes.

C'est encore un jeune Révérend anglais qui, marié avec une pulpeuse créature, laquelle avait la passion du tricot, chercha une solution pour que sa femme soit moins occupée ! C'était en 1569. William Lee avait le tempérament fougueux de son âge, et il pensait que sa jolie Mary aurait pu s'occuper les mains d'une autre manière qu'à jouer avec deux petits fuseaux et un fil de laine. Mettez-vous à sa place ! Il construisit donc un « métier » qui reproduisait mécaniquement le mouvement des doigts de la tricoteuse. L'Angleterre entière cria au diable !

Chassé d'Angleterre, le Révérend Lee alla montrer ses talents à Sully et fit faire la démonstration de son métier par sa ravissante jeune femme. Henri IV, très sensible à la beauté de la tricoteuse, et financier avisé, nomma Lee directeur de la première usine de bas mécaniques. Ce fut le succès. Mais le Ministre un jour changea, ce sont des choses qui arrivent, et son successeur abandonna William Lee et ses ouvriers, qui repartirent en Angleterre. Mais, cette fois, on reçut le Révérend avec tous les honneurs dus à son rang, on l'installa princièrement avec son équipe, on interdit l'exportation des métiers après s'être assuré qu'il n'en restait plus un seul en France. Colbert alerté envoya des espions en Angleterre pour récupérer le métier à bas. Le mécanicien Jean Aidret ne devait revenir qu'avec les plans !

. . . .

Les bonnetiers reçurent leurs armes et leurs statuts. Ceux-ci comportant cent points étaient d'une admirable précision : qualité, préparation des soies, nombre de mailles, largeur des lisières, nombre d'aiguilles, poids du bas, tout y était ! Tous les bas étaient blanc. « C'était plus sain », disait-on. Mais on n'employait encore que le petit métier du Révérend Lee sur lequel on ne pouvait que tricoter qu'un bas à la fois.

Le métier de bonnetier tenta bientôt des hommes célèbres à qui les jambes de femmes n'étaient pas insensibles. Voltaire eut une fabrique et envoya dans toute l'Europe un billet publicitaire ainsi conçu : « Ce sont mes vers

Modèle du XVIIe siècle : soie rose rebrodée sur botte noire.

Bas noir brodé de rouge, vert et violet de Mme de Maintenon





Bas de Soie, modèle 1830, brodé d'une baguette de soie avec paillettes.

QUATRE SIÈCLES
autour d'une jambe

Mode 1860 brodé de couleurs vives



à soie qui ont donné de quoi faire ce bas. Donnez-en à vos femmes, et ils leur dureront un an ! »

Alphonse de Chateaubriand, jeune officier, se faisait de l'argent de poche en vendant des bas. Il les apportait de Paris à sa sœur, Mme de Maingny, qui habitait rue Derrière, à Fougères. On retrouve des lettres de commande disant : « Envoyez-moi d'urgence 30 douzaines de blancs ordinaires à petites côtes, de 40 livres et des bas jaspés naturels... »

Les bas des collections modernes, précieux comme des chefs-d'œuvre, datent du règne de Louis XIV.

En 1875, le bas occupe dans la toilette de la femme une place très appréciée des connaisseurs. La reine Victoria en portait brodés d'une couronne dans l'entrecuisse.

Les bas noirs du French Cancan ont fait le tour du monde. En 1925, le bas couleur de chair remporta un triomphe, mais quand on le compare à nos bas de nylon impalpables d'aujourd'hui, ils apparaissent bien grossiers ! On n'imagine pas que l'on puisse aller plus loin désormais dans le domaine de la transparence et de l'impalpable !

Toutes les femmes attachent au bas une grande importance. On dit que la reine Narriman, veuve de l'ex-roi Farouk, fut folle de joie quand elle retrouva sa malle contenant 200 paires de bas nylon sauvés du Caire et qui lui avaient été confisqués !

Quant à Brigitte Bardot, dans sa maison mexicaine, elle s'aperçut dernièrement que tous ses bas disparaissaient. Un merle coquin entrait par la fenêtre de sa chambre et les emportait dans son nid !

En Amérique, les maisons de café distribuent avec leur paquet des bas de nylon, ce qui est beaucoup plus astucieux que des vignettes... Les marques de savon également.

Le bas tient même un rôle dans les films policiers. Il paraît que les bas sont souvent volés dans les grands magasins. Un juge américain a condamné, récemment, une voleuse à porter pendant un mois des bas de coton noirs, et l'obligea à venir se présenter, les jambes ainsi défigurées, tous les matins au Commissariat. Dans plusieurs films américains, il y a eu des crimes « au bas » autant qu'au revolver, à la corde, ou à l'écharpe. En principe, le policier découvre le crime grâce au bas oublié par l'étrangleur.

Mais cet accessoire de toilette, qui touche de si près l'intimité féminine, ne connaît pas toujours de destinées si sombres ! Il participe aux plaisirs de l'amour et apporte aux hommes, qui jugent la femme par le bas, beaucoup de joie. Grâces lui soient donc rendues !

DOMINO

Collection M. Chamard

Cancans

UN PUR

Orson Welles est un bon vivant. Il dit
— J'ai beaucoup voyagé et en me couchant à 7 heures du matin tous les jours, j'ai tout visité. Mais ce n'était pas les Musées !

OLLE

En Espagne, un marchand de glaces de Seville vend des glaces qu'il appelle B.B. Ce sont deux glaces roses surmontées d'une framboise

CONFIDENCES

Renée Passeur qui promène les faux cils les plus longs de Paris après avoir porté les chapeaux les plus extravagants (on fait ce qu'on peut pour se faire remarquer !) a déclare :
— Je suis une grande sentimentale malgré mes airs de tout avaler. J'ai le cœur si tendre que c'en est un danger.
Elle n'a pas dit pour qui !

POUR LES VACANCES

Un ami d'André Claveau qui a enregistré une chanson dont le titre est « J'ai une île dans la tête » a déclaré « Si vous cherchez une île déserte ! »

POUR LA CULTURE

Pour instruire les jeunes soldats qui ne savent pas lire, en Angleterre (il y en a encore quelques-uns) et pour les encourager, on leur apprend à lire la version intégrale de « L'Amant de Lady Chatterley ». Il paraît qu'ils font tous d'étonnants progres.

TOURS DE FEMMES

Comme on rapportait a Gina Lollobrigida qu'une autre vedette montante avait plusieurs centimetres de tour de poitrine de plus qu'elle, elle répondit avec force :
— La qualité est preferable à la quantité !

PUBLICITE SEXY

En Amerique, on baptise les soutiens-gorges de façon coquine, et les modeles qui se vendent bien sont ceux qui portent les noms les plus avances :
« Grand vicieux », « Erotisme d'ete », « Volupté du jour », « Libertinage », « Nuit de desir », « Sexe rose » sont les plus demandes.
Et le slogan le plus apprecie est « La réussite d'une femme est entre les mains des hommes ». La dessus, on montre une jolie fille les seins admirablement maintenus dans un modele choc.

LA FIDELITE EN QUESTION

Deux acteurs tres-tres connus et qui ne badinent pas avec leur fidelite reciproque bien que leur amour soit ne d'une grande infidelité, se disputent souvent avec bruit. Mais LUI précise :
— Ce qui m'embête, c'est que, lorsque ma femme me fait des reproches, elle m'envoie à la tête mes microsillons. Et ca, j'y tiens !

LES ETENDARDS

Dans le quartier réservé de Hambourg, depuis le Marche Commun, les demoiselles en vitrine ont mis dans leur decor un petit drapeau du pays duquel elles sont originaires.
— Comme ça, a dit un touriste, on sait où on va !

PANTALONNADES

Tout Paris sait que, dans ce couple célèbre, c'est Madame qui porte le pantalon !
— Evidemment, dit-elle, j'en ai deux douzaines dans mon armaire, c'est pour m'en servir !
On ajoute que c'est son mari qui se met la ceinture. Il en a 200 de toutes les couleurs.

PAS DE SUCCES

Un producteur très riche, mais très affreux, vient de tomber sur un bec. Comme il offrait un rôle a une ravissante starlette encore très peu connue mais pleine de promesses, celle-ci repondit
— Contre quoi ?
— Une villa sur la Côte d'Azur, des bijoux, une americaine décapotable, un bateau et des baisers !
— Ça va, dit la starlette. Mais avant le dernier paragraphe, je prendrai un somnifère

REVES BLEUS

Maurice Chevalier, à 75 ans, est encore très vert. Il affirme qu'il s'endort chaque soir en pensant a une des belles creatures qu'il a tenues dans ses bras depuis sa longue carrière (professionnellement du moins !). Parmi ces beautés il y a Marlene Dietrich, Sofia Loren, et bien d'autres !

n° 1 • mensuel • le magazine de l'actualité artistique • prix : 3 F

cancans

DE PARIS



**dans ce
numéro, vous trouverez : la
gastronomie amoureuse, un conte,
un récit historique féminin et célèbre,
la mode des bas, des échos
et des photos.**